

Albane

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Albane / Marie-Bernadette Dupuy

Nom : Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- , auteure

Dupuy, Marie-Bernadette, 1952- | Sang des Justes

Description : Sommaire incomplet : tome 3. Le sang des Justes

Identifiants : Canadiana 20240011031 | ISBN 9782898044533 (vol. 3)

Classification : LCC PQ2664.U693 A73 2024 | CDD 843/.914--dc23

Albane – Le sang des Justes

© Calmann-Lévy, 2024

© Les éditions JCL, 2025 (pour la présente édition)

Images de la couverture :

Maudib / iStock

Ateliers Prêt-Pressé / Illustration partiellement

créée à l'aide de l'imagerie générative

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution nationale

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARIE-BERNADETTE
DUPUY

Albane

Le sang des Justes

* * *

LES ÉDITIONS JCL 

*Je dédie cet ouvrage à mes enfants chéris,
Isabelle, Yann, Louis-Gaspard et Augustin Dupuy,
qui m'entourent de tout leur amour et me soutiennent,
ainsi qu'à ma fidèle Guillemette.
J'espère que cette saga leur plaira, avec en toile de fond
les magnifiques paysages de Dordogne.*

*Je tiens à remercier aussi M. Jacky Tronel,
qui dirige les Éditions Secrets de pays, à Couze et Saint-Front
en Dordogne, qui m'a fait découvrir l'ouvrage Le Souffle des enfants.*

Note de l'auteure

Chères amies lectrices, chers amis lecteurs,

Au fil des pages de ce dernier tome, Albane, Le sang des Justes, je vous invite à suivre encore une fois mon héroïne jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Dans cet ouvrage, j'ai tenu à rendre hommage à tous les Justes, comme on les désigne, qui pendant ce terrible conflit, ont protégé des enfants juifs et parfois des familles entières.

J'évoque ainsi le préventorium des Fougères, proche de Brantôme, dont le directeur, son épouse et le personnel sont restés très discrets sur leurs activités, même après la guerre. Par leur courage et leur dévouement, ils ont sauvé beaucoup d'enfants d'un sort tragique.

Je tiens à saluer également le remarquable travail de Mme Hélène Braun, l'épouse de l'un des petits garçons cachés à cette époque au préventorium. Autrice de talent, elle a effectué de nombreuses recherches pour écrire le magnifique ouvrage, Le Souffle des enfants, paru aux Éditions Secrets de pays. Je recommande à tous les passionnés d'histoire de découvrir ce beau livre riche en anecdotes, qui relate tous les efforts déployés par ces gens admirables de 1942 à 1945. La mise en valeur des témoignages et les photographies qui y figurent m'ont beaucoup aidée à me plonger dans cette époque troublée où évolue Albane.

Engagée dans la Résistance, cette dernière continue à lutter, au nom de la liberté et de la justice, tout en menant un combat personnel pour préserver son fragile bonheur de femme.

Mais je n'en dirai pas davantage, je vous souhaite un ultime voyage au bord de la Dronne et de l'Isle, dans ce beau département de Dordogne, où des Justes ont œuvré pour le bien, au péril de leur vie.

Je préciserai que ce terme de « Justes parmi les nations » a été créé après la guerre, mais je tenais à le faire figurer en titre de ce livre.

Je redirai également, comme dans chacun de mes romans, que toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite et indépendante de ma volonté, et que les événements sont fictifs, hormis ceux signalés comme authentiques par une note en bas de page.

Marie-Germaine Dupuy

Noël en zone occupée

Brantôme, école primaire, mercredi 23 décembre 1942

Les élèves d'Albane de Séguilières étaient regroupées près du sapin qui décorait leur classe depuis trois jours. C'était une initiative de la jeune institutrice, soucieuse de leur faire plaisir, en cette période que marquait la récente occupation du département par les troupes allemandes. À la rentrée, Jacques Favre avait accueilli seulement quinze élèves, le benjamin étant Lucas Goetz, qui aurait bientôt neuf ans. Les filles étaient également moins nombreuses, les plus grandes ayant quitté l'école. Cette situation qui l'attristait un peu avait incité Albane à organiser une petite fête en l'honneur de Noël.

— Mademoiselle, à quelle heure nos parents viennent-ils nous écouter chanter ? demanda Jeanne Chabot, la fille du brigadier de gendarmerie.

— J'attends vos familles à 15 heures. Il y avait un mot sur ce point précis dans vos cahiers de correspondance.

— J'espère qu'ils prendront le goûter avec nous, déclara Agnès, désormais la plus âgée des écolières.

— Mais oui, maman apporte un gâteau, affirma Cécile, devenue très amie avec Félicia Goetz.

— La mienne aussi, parce qu'au château, on ne manque de rien, se vanta celle-ci. Il y a toujours du lait, des œufs, de bons légumes. Et même du fromage de chèvre frais.

Contrariée par ce petit discours, Albane estima nécessaire de la sermonner.

— Félicia, tu as tort de parler ainsi devant tes camarades. Toutes n'ont pas ta chance, notamment celles qui habitent en ville. La France, à cause de la guerre, manque de bien des choses, les tickets de rationnement en sont la preuve. J'ajouterai que nous sommes nombreux au château, et sans les efforts quotidiens de Maria et ceux de tes parents, nous souffririons également de privations.

— Donc, vous n'en souffrez pas, mademoiselle, rétorqua Jeanne Chabot.

— Nous faisons très attention et nous nous montrons le plus économes possible, répliqua Albane. Maintenant, si nous répétions vos deux chansons ? Noël est proche, il faut remercier Dieu de veiller sur nous tous et sur notre pays.

Elle avait prononcé ces mots sans réelle conviction. Sans perdre la foi, elle s'interrogeait sur l'avenir avec une sourde angoisse.

— Mademoiselle, les garçons nous rejoignent aussi, M. Favre l'a dit ce matin pendant la récréation, lui rappela Agnès de sa voix pointue.

C'était la fille unique des patrons du Café de la Mairie, et elle avait un penchant pour Mathias Rioux, un redoublant. Forte tête, frondeur mais d'une vive intelligence, il avait pourtant échappé à son certificat d'études, et en instituteur consciencieux, Jacques Favre tenait à ce qu'il se présente l'été prochain.

— Oui, en effet. Il faudra tous vous disposer en demi-cercle ici, sans cacher notre arbre, que vous avez si bien décoré.

— Grâce à vous, mademoiselle, insinua la petite Cécile. Vous avez apporté des guirlandes et des boules en verre.

— Certes, mais c'est vous qui avez fabriqué des étoiles en papier doré du plus bel effet, répondit Albane.

Un peu nerveuse, elle se mit à observer son bureau, sur lequel étaient disposés des verres, des assiettes garnies de

biscuits, ainsi que deux grosses carafes d'eau au sirop d'orgeat. La veille, Maria avait confectionné des caramels au miel, dont la vue fascinait ses élèves.

— Bien, tout est prêt, murmura-t-elle. Mes enfants, je vous écoute, d'abord « Mon beau sapin » puis « Les anges dans nos campagnes ». Quand M. Favre vous accompagnera à l'accordéon, n'hésitez pas à chanter plus fort que pendant les répétitions.

Ses élèves entonnèrent dans un bel ensemble le premier couplet du célèbre chant de Noël.

Au même moment, on frappa trois coups énergiques à la porte de la salle. Surprise, Albane consulta sa montre en songeant qu'il s'agissait peut-être de son collègue. Elle alla ouvrir et se trouva nez à nez avec le major Schmidt, l'officier responsable de la Feldkommandantur établie au domaine de la Barde. Deux soldats l'escortaient, casqués et armés. Le silence se fit immédiatement.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il en scandant chaque syllabe. J'étais curieux de visiter l'école. J'ai eu la joie d'entendre chanter ces demoiselles, mais je les ai interrompues !

Malgré son accent germanique, il maîtrisait parfaitement la langue française. Un sourire en coin lui vint sur les lèvres quand il s'aperçut de l'attitude des élèves, toutes figées sur place, le visage tendu par l'appréhension.

— Ah, vous avez fait un arbre, un sapin de Noël, ajouta-t-il. Moi aussi, en classe, quand j'avais cet âge-là, j'ai chanté « *Ô Tannenbaum* » ! C'était le titre en allemand, une chanson écrite par un de mes compatriotes il y a très longtemps. Le saviez-vous, mademoiselle l'institutrice ?

— Mais oui, la première partition date de 1615 et était signée par Melchior Franck, un compositeur de votre pays. Je l'ai appris dans un des livres de mon père consacré à la musique.

— *Gut, Gut*, marmonna Schmidt en lui souriant. Mademoiselle, j'ai apporté du chocolat, deux grosses tablettes, une pour les filles, une pour les garçons.

— Merci major, mais...

Albane hésitait à accepter, redoutant la réaction des parents en apprenant l'origine du cadeau. Le major Schmidt lui mit d'autorité entre les mains les tablettes emballées d'un papier aux couleurs pastel.

— C'est pour les enfants de Brantôme, insista-t-il. Au revoir, je crois que je vous mets mal à l'aise, mademoiselle.

Il la salua et recula dans le couloir, avant de se diriger vers la porte donnant sur la cour. Depuis ce jeudi de novembre où il était venu au château dans l'espoir de s'y installer, Albane avait croisé le major à deux occasions, et à chaque fois, il avait pris le temps de venir la saluer et de discuter quelques minutes avec elle. La jeune femme craignait que les personnes témoins de ces échanges ne commencent à raconter qu'elle pactisait avec l'occupant.

Elle était perdue dans ses pensées lorsqu'une main se posa soudain sur son avant-bras.

— Mademoiselle, est-ce qu'on pourra manger du chocolat ? lui demanda Félicia. J'aime tellement ça !

— Moi, je n'en veux pas, protesta Agnès du haut de ses quatorze ans. Il vient des bo... enfin de nos ennemis.

Elle avait failli dire le mot proscrit par son institutrice et se mordilla la lèvre inférieure.

Embarrassée, Albane rangea les tablettes dans le tiroir de son bureau, en cherchant une solution équitable. Elle avait eu l'idée de disposer des carrés de chocolat autour des caramels de Maria, mais elle ne pourrait pas cacher sa provenance aux parents.

— Vous n'allez pas le jeter, mademoiselle ? s'inquiéta Cécile.

— Non, bien sûr, ce n'est pas une période où l'on peut se permettre de gaspiller de la nourriture. Nous en discuterons avec vos familles et je solliciterai l'avis de M. Favre.

— M. Favre voudra le jeter, mademoiselle, parce que son fils a été fusillé par les Allemands, rappela Jeanne Chabot. Mon père me l'a dit.

— Je le sais très bien, cependant si on y réfléchit, le major Schmidt n'est pas responsable de cette tragédie.

Albane aperçut alors, par une des fenêtres, un couple qui entrait dans la cour de l'école. C'était précisément le brigadier Chabot, en tenue civile, et son épouse. Elle vit aussi Odile et Étienne Goetz franchir le portail.

— Nous n'avons plus le temps de répéter les chansons, déclara-t-elle. Vous les connaissez, je compte sur vous, mes enfants. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'oublier les tablettes de chocolat durant une petite heure.

— Mais on ne peut pas mentir à nos parents ! s'indigna Agnès.

— Ce n'est pas ce que je vous demande. Je souhaite simplement retarder le débat, le temps que toutes les familles soient là, ainsi que M. Favre et les garçons. Il ne faut pas gâcher notre modeste fête de Noël.

Albane reçut aimablement Mme et M. Chabot, qui contemplèrent en silence le sapin. Même sans son uniforme, le gendarme arborait une posture et une moue hautaine. Fervent admirateur du maréchal Pétain, il s'était promis de traquer les terroristes de tous bords. Et il continuait à soupçonner la jeune institutrice d'appartenir à un réseau de résistance, même s'il n'en avait pour le moment aucune preuve.

— Au fait, madame Molinier, je ne vous ai pas présenté ma femme Sidonie, dit-il d'un ton sec.

— Je suis enchantée de faire votre connaissance, madame, répliqua Albane en serrant la main d'une frêle personne blonde, au regard effaré.

— Bonsoir, murmura celle-ci en réponse.

L'entrée des Goetz fit diversion. Odile portait un panier en osier, dont le contenu était dissimulé par un torchon blanc.

— C'est le gâteau, annonça-t-elle fièrement. Félicia, montre-moi où je peux le poser.

— Oui, maman. Tu es toute jolie, aujourd'hui !

La réfugiée haussa les épaules, flattée néanmoins par le compliment. Ses cheveux châtain clair étaient relevés

en chignon et son manteau entrebâillé laissait deviner un corsage en soie brodée de fils rouges et verts.

D'autres parents arrivaient dans la cour. Fernand Chabot s'empessa de prendre Albane à partie.

— Dites-moi, madame Molinier, nous avons croisé le major Schmidt et deux soldats, à quelques mètres de l'école. Il nous a salués poliment, mon épouse et moi, en expliquant qu'il avait offert du chocolat aux enfants de la ville, du moins ceux de l'école. Je n'en vois pas une miette ! Peut-être comptez-vous le garder sous cloche et en priver votre classe ?

Albane céda à une colère froide.

— Pour qui me prenez-vous ? demanda-t-elle tout bas. J'étais très embarrassée par le geste de cet officier allemand et j'attendais mon collègue et tous les parents afin d'en discuter. Puisque vous représentez la loi, brigadier, je vous confie la tâche de régler le souci avec M. Favre et vos concitoyens.

Sur ces mots, Albane alla prendre les tablettes de chocolat dans le tiroir de son bureau et les tendit au gendarme.

— Faites au mieux, je vous souhaite bonne chance, lui assena-t-elle avec un regard de défi.

Dérouté, Chabot s'en empara d'un air perplexe, tandis qu'un brouhaha en provenance du couloir précédait l'irruption des garçons. Mathias Rioux entra le premier et tout de suite il chercha Agnès des yeux. Ils échangèrent un léger sourire, en essayant de se rapprocher l'un de l'autre. Témoin de leur manège, Albane n'y prêta toutefois guère attention.

— Placez-vous en demi-cercle, les plus petits devant les grands, recommanda-t-elle.

Les parents, de plus en plus nombreux, se regroupaient du côté des pupitres. Il y avait une majorité de femmes, car certains pères de famille travaillaient encore à cette heure-ci.

— Nous n'attendons plus que M. Favre, expliqua Albane. Mathias, peux-tu aller voir ce qu'il fait ?

— Le maître nous a dit de sortir, il préparait son accordéon ! s'écria Lucas. Il avait l'air souffrant, mademoiselle.

— Ne bougez pas, les enfants, j'y vais, ordonna le brigadier Chabot.

Comme il tenait encore les fameuses tablettes de chocolat, il les donna à son épouse avant de sortir. Albane le suivit, saisie d'un mauvais pressentiment. Ils découvrirent son collègue affalé sur sa chaise, livide, un rictus de douleur crispant son visage sillonné de rides.

— Mon cœur me joue des tours, balbutia-t-il en leur jetant un coup d'œil égaré. J'avais entendu une voix avec ce maudit accent germanique, alors j'ai laissé mes élèves et j'ai regardé dans le couloir. Ils étaient là, trois soldats allemands. Ici, près de nos enfants.

— Remettez-vous, Favre, ce ne sont pas les premiers que vous voyez ! décréta le brigadier. Nous sommes désormais en zone occupée, il faut vous y habituer. J'ajouterai que le major Schmidt se montre très poli et ses troupes également. J'ai pu parler à cet officier, il m'a affirmé que ses subordonnés ont la consigne de ne pas importuner la population. Ils ne nous veulent aucun mal.

— Ils ont tué mon fils, mon Guillaume, marmonna-t-il d'un ton plaintif.

— Vous êtes très pâle, monsieur Favre. Restez assis et respirez bien. Je cours téléphoner au docteur Géraud, lui dit gentiment Albane.

— Non, non, mademoiselle Albane, protesta-t-il. Menez à bien notre petite fête de Noël. Mes garçons étaient si contents de chanter avec vos élèves. Laissez-moi, ça va passer...

— Ne vous inquiétez pas, je vais m'assurer que la fête ait lieu. Mais pas avant d'avoir appelé le docteur. Vous ne pouvez pas rester comme ça. Surveillez-le, brigadier, souffla-t-elle.

Le docteur Joseph Géraud se pencha sur le vieil instituteur une quinzaine de minutes plus tard, mais ce fut pour constater son décès.

— Il est mort dans mes bras, tout d'un coup, débita Chabot d'un ton lugubre.

— Vous étiez seul avec lui ?

— Oui, Mme Molinier a dû retourner dans sa classe. Vous entendez ? Elle fait quand même chanter les élèves, et « Mon beau sapin », en plus.

— La connaissant bien, je suppose que c'est une façon de rendre hommage à son collègue.

— Non, elle n'est pas encore au courant. Mon Dieu, comme on passe rapidement de vie à trépas ! J'ai senti ce malheureux suffoquer puis devenir inerte dans mes bras, soupira le gendarme. Ensuite, je n'ai pas osé bouger ni lâcher le corps...

Le médecin hocha la tête. Il lança un regard navré sur l'accordéon, posé au coin de l'estrade.

— Il nous faudrait de l'aide, brigadier. Le mieux est de monter M. Favre dans le logement de l'étage, où nous pourrions l'allonger sur le divan. Je lui avais pourtant conseillé de venir me consulter pour son cœur. De surcroît, il me semble qu'il n'a plus de famille ici.

— Je me renseignerai à la mairie demain matin, nous trouverons peut-être un lointain parent qui s'occupera des obsèques, hasarda Chabot. Si vous pouviez aller chercher quelqu'un, je commence à avoir une crampe.

— Bien sûr, je fais au plus vite.

Quand il entra dans la salle de classe, la mine sombre, Albane présagea le pire mais elle ne voulut rien montrer devant les enfants, qui partageaient le goûter avec leurs parents.

Intrigué par l'expression tragique du médecin, Étienne Goetz vint vers lui.

— Il paraît que M. Favre a fait un malaise. Comment va-t-il ? interrogea-t-il tout bas.

— Je voudrais l'installer à l'étage, si vous pouviez m'aider, à trois ce serait plus facile.

— Il n'y a pas de souci, docteur.

Albane les suivit dans le couloir. Elle arrêta Joseph Géraud en le prenant par le bras.

— C'est grave ? s'enquit-elle à mi-voix.

— Jacques Favre a succombé à une crise cardiaque, débita-t-il avec lassitude. Si vous aviez les clefs de l'appartement, nous allons le transporter là-haut.

— Seigneur, et moi qui ai chanté avec nos élèves, se reprocha-t-elle. Je me disais qu'il serait content de les écouter. Joseph, dites au brigadier Chabot de ne pas annoncer la mort de M. Favre pour le moment, je refuse de peiner les enfants avec cette terrible nouvelle. Je vais évoquer un malaise, qui impose à M. Favre de se reposer. Nous pourrons dire par la suite qu'il s'est éteint ce soir.

— D'accord, Albane, faites au mieux, concéda-t-il.

Les larmes aux yeux, elle indiqua à Étienne Goetz où étaient accrochées les clefs. La mort soudaine de son collègue lui causait un vif chagrin, teinté d'amertume, car elle était certaine qu'il n'avait pas eu soin de sa santé.

Affligée, elle regagna la classe où régnait un calme relatif, tout le monde étant encore regroupé autour du bureau garni de friandises. Il n'en restait guère, cependant Odile Goetz avait préservé quatre petites parts de son gâteau.

— Pour vous et ces messieurs, dit-elle.

— Mais il n'y a plus de chocolat, ajouta Sidonie Chabot de sa voix flûtée. Je l'ai distribué aux filles et aux garçons, par carré. Personne n'a été lésé. Cette denrée est devenue si rare, alors juste avant Noël, c'était une aubaine.

— En effet, vous avez eu raison, madame, affirma Albane. À présent, je voudrais un peu de silence, les enfants, surtout vous, les élèves de M. Favre ! Votre maître a eu un malaise, aussi il se repose à l'étage. Mais rassurez-vous, le docteur veille sur lui.

— Qu'est-ce qu'il a, mademoiselle ? questionna Mathias.

— Une grande fatigue, sans doute. Eh bien, je n'ai plus qu'à vous souhaiter de bonnes vacances de Noël, en

famille... Je vous libère et je vous dis à l'an prochain, voulut plaisanter Albane.

Il faisait déjà sombre derrière les fenêtres de la classe. La précoce nuit de décembre s'abattait sur Brantôme. La salle se vida rapidement et quand le brigadier Chabot réapparut, il fut surpris de ne pas voir son épouse et sa fille. L'institutrice était seule avec Odile, Félicia et Lucas Goetz.

— Où sont Sidonie et Jeanne ? demanda-t-il sèchement.

— Votre femme a préféré rentrer au plus vite à la maison, afin de préparer le dîner, répondit Albane.

Le gendarme approuva d'un air morose. Averti par le médecin de la décision d'Albane, il évita d'évoquer le triste sort de Jacques Favre.

— Eh bien, je m'en vais moi aussi, marmonna-t-il. M. Goetz ne va pas tarder à descendre. Et le chocolat ?

— Nous l'avons mangé, avoua Lucas d'un ton ferme. Il était délicieux.

Le garçon arborait une expression frondeuse, sous la courte frange châtain clair qui barrait son front. Le regard malicieux, il se frotta le ventre comme pour renforcer ses paroles.

— Le major Schmidt aurait pu se passer de jouer les père Noël, peut-être que rien ne serait arrivé, bougonna Chabot. Au revoir, mesdames.

Il sortit et ne put s'empêcher de claquer la porte derrière lui. Contenant son envie de pleurer, Albane commença à ranger les plats où subsistaient des miettes de gâteau et des traces de caramel.

— Félicia, Lucas, prenez vos cartables, allez mettre vos manteaux et n'oubliez pas vos bonnets, recommanda Odile à ses enfants. Vous pouvez m'attendre dans la cour.

Ils s'empressèrent d'obéir, ravis de se dégourdir les jambes. Leur mère en profita pour prendre Albane par l'épaule.

— Dites-moi la vérité, M. Favre est décédé, n'est-ce pas ?

— Oui, Odile... Il devait être fragile du cœur et il n'aura pas supporté l'intrusion de trois militaires allemands dans l'école. J'ai voulu préserver nos élèves ! Pensez-vous que j'ai eu tort ?

— Pas du tout, ils étaient tous contents de chanter près de ce joli sapin. Les temps sont si difficiles déjà, entre les privations et ces soldats qui déambulent dans les rues. Il y a plusieurs jours que le drapeau nazi flotte sur la façade de la mairie... Je vous connais bien, Albane, vous aviez peur de leur causer du chagrin, alors qu'ils vont fêter Noël.

— Dans quelles conditions pour certains ? Ces fillettes se confient à moi pendant les récréations. La petite Cécile a perdu son papa l'an dernier, sa maman vit dans la misère. Et la famille de Corinne également, précisa Albane.

— Ne pleurez pas, vous leur avez offert un bon goûter, la reconforta Odile. Prenez votre part de gâteau, je suis sûre que vous n'avez presque rien mangé de la journée.

— Je suis désolée, je n'ai vraiment pas faim. Vous devriez retourner au château dès que votre mari sera là.

La porte s'ouvrit sur Étienne Goetz. L'ancien brasseur avait les traits tirés.

— Il vaut mieux se mettre en route, mademoiselle a raison, dit-il en ajustant son écharpe en laine autour du cou. Viens donc, Odile.

— Je rapporterai le panier et je reviendrai faire le ménage demain matin, déclara Albane. Je monte rejoindre le docteur.

— Faites attention à l'heure, pour le couvre-feu, ajouta Étienne Goetz.

— Ne vous inquiétez pas, je serai prudente.

Dédaignant l'éclairage électrique, le médecin avait allumé deux bougies, disposées sur le buffet. Assis près du divan où gisait le corps de Jacques Favre, il priait en silence, les paupières mi-closes. En le voyant ainsi, Albane s'immobilisa sur le seuil de la pièce, mais il eut conscience de sa présence et se retourna.

— Je vous attendais, ma douce amie, murmura-t-il. Seigneur, l'existence de cet homme a été marquée par trois deuils cruels, sa femme et ses deux fils. Regardez, peut-être est-ce une illusion de ma part, mais il semble enfin avoir trouvé la paix.

Albane avança pour observer le visage blême du défunt, dont les mains étaient jointes sur la poitrine. Il émanait de lui une étrange impression de sérénité.

— Vous dites vrai, Joseph, je ne l'ai jamais vu aussi paisible. C'était un excellent enseignant, qui me donnait de bons conseils. Hélas, j'ignorais qu'il souffrait d'une maladie cardiaque.

— J'avais des doutes, mais M. Favre s'est bien gardé de me consulter. Albane, pourriez-vous téléphoner au cabinet médical et expliquer la situation à Camille ? J'héberge Dorian Chassaing en ce moment, ils viendront m'aider.

— Bien sûr, Joseph, cependant que voulez-vous faire ? Il faudrait aller chez lui et même le transporter là-bas.

— Nous nous occuperons de tout, j'ai l'habitude. La toilette du mort, les vêtements du dimanche. Vous avez une mine défaite, rentrez vite au château. Vous êtes à vélo ?

— Je n'ai pas le choix, la voiture que Camille me prêtait n'a plus une goutte d'essence. Heureusement, maintenant la vôtre est équipée d'un gazogène.

— C'était indispensable, je dois pouvoir me déplacer dans la région. Allez-y, Albane, je n'aime pas vous savoir seule sur la route à cette heure-ci.

— Très bien, je pars, Joseph, mais si vous avez besoin de moi demain, n'hésitez pas...

Albane descendit de vélo à l'intérieur des écuries. Durant le trajet, elle avait beaucoup pensé à Jacques Favre, mais aussi aux changements survenus depuis que la Dordogne était en zone occupée. Les réquisitions de l'armée allemande rationnaient de plus en plus les portions alimentaires, il était interdit de prendre des photographies sous peine d'être pris pour un espion et arrêté. Le couvre-feu était de rigueur et les déplacements étaient surveillés et limités. Des patrouilles circulaient en ville à toute heure, mais le plus pénible était de voir le drapeau nazi flottant sur la façade de la mairie...

Un bref hennissement la sortit de ses réflexions. Ulysse l'avait entendue arriver et se manifestait. Le cheval atteignait l'âge respectable de vingt-huit ans et boitait, si bien que la jeune femme ne le montait plus.

— Oui, je suis là, mon fidèle ami, soupira-t-elle. Tu veux des caresses, n'est-ce pas ? Tu dois regretter nos balades en forêt et nos grands galops sur les chemins.

Elle se glissa dans le box du hongre pour nouer ses bras autour de son encolure. L'odeur chaude de l'animal lui rappela des souvenirs lumineux de son enfance.

— Maman était encore avec nous quand tu es arrivé dans ma vie de fillette. Je te trouvais magnifique et dès le lendemain papa m'a juchée sur ton dos pour me donner ma première leçon d'équitation. Tiens bon encore quelques années, Ulysse.

— Albane, tu discutes avec ton cheval ?

— Lidy, tu es là, petite sœur ? Je te croyais encore à Périgueux.

Dans la pénombre, la chevelure très blonde de Lidy captait la moindre luminosité.

— L'hôpital m'a libérée plus tôt que prévu, alors j'ai pris un autocar en début d'après-midi, mais David ne pouvait pas m'accompagner. Il sera là demain soir, pour le réveillon.

Albane sortit du box pour embrasser Lidy et la serrer contre elle.

— Tu me manques tellement. Tu ne reviens presque plus au château, j'ai l'impression de ne pas t'avoir vue depuis une éternité. Même si nous mangeons à notre faim et qu'il ne fait pas très froid, l'ambiance n'est pas gaie sans toi, petite sœur.

— As-tu eu des nouvelles de mon frère ?

— Pas depuis son dernier appel il y a une dizaine de jours. Et je ne sais pas si on peut parler de nouvelles. Nous échangeons juste des banalités et des mots d'amour depuis qu'il est à Paris. Je dois m'en satisfaire. Lidy, je préfère te le dire ici, M. Favre est mort d'une crise cardiaque.

— Je suis au courant, Odile me l'a annoncé pendant que ses enfants jouaient dans le salon avec Pierre. Pauvre homme, il n'aurait pas supporté la vue de trois soldats allemands dans le couloir, paraît-il.

— C'est effectivement ce qui a déclenché son malaise. Une violente émotion peut se révéler fatale dans certains cas.

— Oui, et il était déjà mal en point, admit Lidy. Son cœur devait être très fatigué après toutes les épreuves qu'il avait vécues. Depuis que j'étudie à l'hôpital et que je soigne beaucoup de patients, j'ai une vision différente de la mort. Elle représente parfois une manière de mettre fin à des douleurs intolérables, morales ou physiques. Viens, rentrons, Maria t'a préparé du thé.

— Du thé ? Mais nous n'en avons plus.

— Ta petite sœur t'en a rapporté de Périgueux ! En fait, c'était mon cadeau de Noël. J'ai jugé bon de te l'offrir ce soir. Du thé russe à la bergamote, celui que tu adores.

— Merci, ma chérie, c'est si gentil. Moi aussi j'ai un cadeau pour toi, car si je ne me trompe pas, tu auras dix-huit ans demain.

Albane ponctua ces mots d'un nouveau baiser sur la joue fraîche de Lidy. Elles traversèrent la cour d'honneur

main dans la main, en regardant le vieux château du même air affectueux.

— Notre refuge contre les misères du monde, déclarèrent-elles en chœur, reprenant ainsi la nouvelle devise d'Amédée de Séguilières.

Lorsqu'elles entrèrent dans les cuisines, Maria les accueillit avec un bon sourire, en désignant la théière en argent qui trônait au milieu de la grande table. Par mesure d'économie, la domestique n'allumait désormais qu'une lampe à pétrole.

— Installez-vous, mesdemoiselles, on n'y voit guère, mais le feu éclaire suffisamment, leur dit-elle. On a de la chance, M. Goetz a débité un arbre dimanche dernier, du bon bois sec qu'on a rangé dans la remise.

En s'asseyant devant sa tasse en fine porcelaine blanche, Albane éprouva un peu de réconfort.

— Vous êtes triste à cause de votre collègue, marmonna Maria. Doux Jésus, rendre l'âme deux jours avant Noël, si ce n'est pas malheureux. Odile se demandait s'il ne faudrait pas dire tout de suite la vérité à Félicia et à Lucas. Son mari était d'accord avec elle.

— Ils ont raison et c'est leur décision de parents. Si nous discussions d'autre chose à présent, je voudrais me changer les idées, répliqua Albane.

— On pourrait parler du réveillon, enfin du menu, suggéra Lidy. Déjà, combien serons-nous ? David et moi, Mireille...

— Dix en tout et pour tout, l'interrompit Maria. Monsieur et Mireille, Odile et Étienne, mademoiselle Albane, David et toi. Ajoute les trois pitchouns, ça fait le compte.

— Cette année, tu mangeras avec nous, protesta Albane. Tu fais partie de notre famille et je ne supporte plus que tu grignotes nos restes en restant debout près de tes fourneaux.

En guise de réponse, la domestique jeta un coup d'œil inquiet au réveil en aluminium posé sur une étagère.

— On devrait s'occuper d'accrocher les couvertures aux fenêtres du rez-de-chaussée, comme ça, on sera débarrassés de la corvée avant le dîner. Monsieur Étienne se charge de l'étage, mais j'irai plus vite si vous m'aidez toutes les deux. Pensez donc, je suis obligée de grimper sur l'escabeau. Pardi, autant suivre les ordres.

Maria se plaignait presque chaque soir de cette tâche supplémentaire. Dès l'instauration du couvre-feu, la mairie avait distribué des couvertures bleu foncé, afin d'occulter les fenêtres chaque soir¹. C'était une mesure édictée par l'occupant, qu'il fallait respecter soigneusement. Elle était censée protéger la population en cas de bombardements des forces alliées.

— Si encore nous avions l'électricité, je comprendrais, bougonna la domestique. On voit à peine nos lumières, de l'extérieur.

— Nous respectons ces consignes à Périgueux, affirma Lidy. Je finis ma tasse de thé et je t'aide, Maria. Repose-toi, Albane, tu es bouleversée et c'est bien normal.

— Au fait, où est mon chien ? D'habitude il m'attend dans le hall, couché sur son tapis... Je viens de me rendre compte qu'Orage n'était pas là.

— Je suis désolée, mademoiselle, je ne sais pas où il est, plaida la domestique. Peut-être que Monsieur lui a ouvert après le déjeuner.

Affolée, Albane se leva précipitamment du banc. Elle sortit par la porte qui donnait sur l'arrière-cour pour scruter les ténèbres environnantes, de gros nuages gris ayant voilé la lune. Le vent soufflait en rafales.

— Orage, appela-t-elle. Orage !

Elle avança prudemment en direction du poulailler, en sifflant à plusieurs reprises.

— Il ne s'était jamais éloigné du château, dit-elle à Lidy qui la rejoignait au pas de course.

1. Véridique.

— Ne t'inquiète pas, Albane, il reviendra. Il y a peut-être tout simplement une chienne en chaleur dans les environs. Ton berger allemand n'aura pas résisté à l'appel de la nature.

— Je l'ai depuis deux ans et demi, Lidy, admets qu'il n'a jamais quitté la propriété.

— Peut-être, mais jusqu'à cet été, il était enfermé la plupart du temps dans un box. N'aie pas peur, tu ferais mieux de rentrer t'allonger un peu. Si Orage arrive, je t'avertirai immédiatement.

Albane suivit ce conseil à regret, vivement contrariée par la disparition de son chien.

— Je vis dans l'angoisse, c'est épuisant, confia-t-elle à Lidy qui la raccompagnait. Papa a refusé de remettre son fusil à la mairie, ce qui était obligatoire sous peine d'arrestation et même sous peine de mort. Il a caché l'arme dans le grenier, avec ses fanfaronnades coutumières.

— Ton père ne changera plus, à son âge. Et le docteur ? Je suppose qu'il n'a pas rendu les pistolets en sa possession.

— Non, Camille les a emportés à Périgueux, là où nous nous réunissons. Antoine était enchanté de les récupérer.

— À ce propos, l'opération de la nuit dernière s'est bien passée, Borys m'a demandé de te le dire. David y a participé et il s'en est bien tiré.

— Je suis soulagée, j'y ai pensé toute la journée.

— Je t'ai suivie pour pouvoir t'en parler.

— Chut, il y a quelqu'un sur la terrasse. Je t'en dirai plus quand nous serons à nouveau seules, souffla Lidy.

Toujours membres du réseau de résistance auquel appartenait aussi Camille, les deux jeunes femmes veillaient à se montrer très discrètes sur leurs activités clandestines pour ne pas mettre en danger les autres occupants du château.

— C'est Odile, remarqua Albane, elle nous fait signe.

— Mademoiselle, dépêchez-vous ! cria celle-ci. Raphaël est en ligne, il vous attend.

— Raphaël ? Pourvu qu'il ne raccroche pas...

Odile et Lidy la virent gravir les marches à vive allure et s'engouffrer dans le hall.

La voix grave et suave de Raphaël fit l'effet d'un baume miraculeux sur l'esprit tourmenté d'Albane. Elle l'écoula en retenant son souffle.

— Tu es bien là, mon ange, s'enquit-il. Tu ne dis rien ?

— Excuse-moi, je me suis laissée aller à imaginer que tu passais Noël avec moi, avec nous... Mais ce n'est qu'un doux rêve...

— N'en sois pas si sûre, mon ange. Si j'ai téléphoné, c'est pour te dire que je serai là pour les fêtes. Albane, j'ai tellement hâte de te retrouver. Je prendrai la route tôt demain matin.

— Mais tu arriveras très tard, la route est longue depuis Paris.

— Je suis déjà en Dordogne, mon ange, à trente kilomètres de toi, alors nous pourrons prendre une chicorée ensemble, à défaut de café.

Une joie proche du délire la submergea. Les doigts crispés sur le combiné en bakélite, elle dut respirer profondément pour se calmer.

— Tu ne pouvais pas me faire une plus belle surprise, avoua-t-elle enfin. Je peux l'annoncer à Lidy ?

— Évidemment. Sinon, est-ce que tout va bien à Brantôme ? J'en profite, je suis chez un ami et la communication ne doit pas coûter cher, dans le même département. Les Allemands se montrent corrects ?

— Pour le moment, il n'y a eu aucun incident sérieux. Des soldats patrouillent en ville et dans la campagne. Nous en discuterons quand tu seras près de moi. J'ai tant de choses à te dire.

Elle songeait à la mort de Jacques Favre. Elle décida d'en informer Raphaël en lui relatant les circonstances exactes de ce décès qui l'affectait beaucoup.

— Pauvre homme, je pense qu'il ne s'était pas remis de la perte injuste de son fils. J'appréciais Guillaume, il avait les mêmes idéaux que moi. Mon ange, sois forte. Dès demain, je te consolerais de tous tes chagrins. Ah, je ne suis plus seul, je raccroche. Ne sois pas triste, au moins Favre ne souffre plus. La guerre a encore fait une victime collatérale dans ce monde pris de folie. Elles deviennent innombrables...

Albane ferma les yeux un court instant, partagée entre l'euphorie de revoir Raphaël et un sentiment de détresse.

« Je veux croire que M. Favre est désormais auprès de ses chers disparus, dans un au-delà où règne l'amour divin », se dit-elle.

Elle reposait l'appareil pour courir annoncer la bonne nouvelle à Lidy quand le bruit d'une galopade sur le parquet, assortie d'un halètement familier, la fit se retourner. Une forme fauve et noir déboula dans le salon et se jeta sur elle.

— Orage, mon chien ! Tu es revenu !

Le berger allemand bondissait sur place avec des petits cris plaintifs. Albane le caressa en riant de soulagement.

— Il grattait comme un fou à la porte du hall, expliqua Lidy. Un peu plus, il aurait cassé un carreau.

— Où étais-tu, Orage ? Mais tu es mouillé, pourtant il ne pleut pas. Tu as dû t'éclabousser en franchissant un ruisseau ! Peu importe, mon chien est là et un petit miracle s'est produit. Lidy, ton frère arrive demain matin, il fêtera Noël au château.

— Vraiment ? Mais c'est merveilleux ! s'extasia Lidy. On doit dire à Maria qu'il y aura un convive en plus. Et zut, je ne l'ai pas aidée à accrocher les couvertures.

Il faisait très sombre dans le salon, où brûlait juste une chandelle.

— J'emmène Orage à la cuisine, j'y verrai mieux et je prendrai un torchon pour le sécher.

Amusée, Lidy s'approcha puis se figea sur place, l'air effaré.

— Albane, regarde tes mains, ce n'est pas de l'eau sur Orage, mais du sang...

La jeune femme observa ses doigts et ses paumes, maculées d'une couleur rouge caractéristique. L'odeur âcre, tout aussi révélatrice, lui fit pousser un cri incrédule.

— Oui, c'est du sang. Qu'est-ce qui a pu se passer ?

Le cœur d'Albane battait à grands coups. Elle entraîna le chien par son collier, sans pouvoir imaginer une seule seconde la terrible vérité.